

HAPPY GOUDE YEAR!

VINGT ANS QU'IL NOUS
DOPE LE MORAL. AVEC SES
PERSONNAGES SEXY ET
BONDISSANTS, JEAN-PAUL
GOUDE INSUFFLE SON
ENERGIE PARTOUT: FILMS,
CLIPS, PHOTOS, PUBLICITES.
QUAND ÇA N'EST PAS LE
DEFILÉ DU BICENTENAIRE DE
LA REVOLUTION! DEPUIS
QUATRE ANS, SES AFFICHES
POUR LES GALERIES
LAFAYETTE DERIDENT LES
MURS DE PARIS. HOMME-
ORCHESTRE INSATIABLE, IL
PUBLIE L'ALBUM DE SES
CREATIONS, FAIT LE POINT
SUR TOUTES SES AMOURS.

AUTO PORTRAIT JEAN-PAUL GOUDE



Chanel, Lee Cooper, Alaïa, Club Med, Perrier, Kodak... le public reconnaît ses images entre mille. Imprégnées d'un exotisme joyeux, elles réussissent à incarner la France mieux que n'importe quelle figure bleu-blanc-rouge. Pourtant, Goude, c'est le contraire du terroir : de mère américaine, fou de culture black et latina, il est le premier à avoir su marier le style afro-beur à l'esprit français. Le premier à mondialiser l'image d'une Noire, Grace Jones, et à l'imposer pour vendre une voiture française, le premier à choisir une beur, Farida, pour illustrer le chic parisien et incarner un parfum Jean Desprez (Shéhérazade), le premier à montrer un homme détestable, Egoïste, pour lui faire acheter une eau de toilette... On pourrait continuer sur les paradoxes. Voilà son savoir-faire : il observe les « irrégularités » et les transfigure en « style ». En sex-appeal, souvent. Car s'il y a une constante chez Goude, c'est bien là : courbes, chevelures, bouches, rondeurs exaltées, morphologies félines... les filles font à la fois peur et envie, les hommes et les décors aussi ! Dans son album, Goude ne montre pas que ses brouillons, ses croquis, ses photos préparatoires et ses œuvres, il se raconte – magnifiquement – en texte : souvenirs d'enfance, parents, amours, inspirations, fascinations, New York, Paris... ça se lit comme un roman, ponctué de réflexions drôles et fines, pas du tout superficielles. Sous le Goude de l'extravagance et de la célébrité, il y a Jean-Paul qui s'interroge. Cinquante années d'un monde frénétique et d'un homme très très sérieux.

PAR CATHERINE SCHWAAB



JEAN-PAUL GOUDE

Mes femmes, mes chefs-d'œuvre

On le croit dans les beaux quartiers, il habite le XIX^e arrondissement de Paris, pas très loin du siège du P.c., place du Colonel-Fabien. Une maison à l'ancienne. Evidemment, une fois à l'intérieur, changement de décor : on pourrait être à Los Angeles, chez un grand architecte inspiré par le Japon. Blancheur, épure, clarté, jardin savamment dompté. Son atelier domine Paris, avec d'immenses baies vitrées parfois secouées par le vent. Tout est impeccablement rangé, aligné : fauteuils, crayons, dossiers... Le célèbre Jean-Paul Goude est un maniaque, ceux qui ont subi ses obsessions perfectionnistes en ont encore des sueurs. Lui rétorque : « C'est l'accumulation de détails justes qui fait qu'une image fonctionne. » En effet. Pour oser transformer Laetitia Casta en jeune homme sur les affiches des Galeries Lafayette, il fallait doser le poil de barbe au millimètre... Aujourd'hui, même s'il craint de lasser son public – cinq ans de panneaux tout de même –, les patrons des Galeries sont ravis : la notoriété du magasin est montée en flèche. « Avec mes partenaires Anne Storch et Olivier Aubert, nous avons toujours considéré les Galeries Lafayette comme une marque. » Pari réussi. A côté, boulevard Haussmann, le Printemps est vert... de jalousie.

Et Goude, 60 ans passés, revient de loin. Car, avant ce royal retour sur la scène publicitaire, l'artisan du défilé du bicentenaire de la Révolution et génial réalisateur de clips a payé cher son entrée dans les années 2000. D'abord, il y a eu le contrecoup de sa gloire post-bicentenaire. « Un an plus tard, je n'avais plus envie de rien. J'étais devenu à la fois incontournable et intouchable, inévitable et inutilisable. » Il conclut sans complaisance : « Emporté par la spirale de l'autosatisfaction, je ne cherchais qu'à nourrir mon ego. Cette flatterie générale, je m'en suis gavé, jusqu'à l'écoeurement de moi-même. »

Le moment idéal pour attaquer l'écriture de son film autobiographique. Il signe avec le plantureux producteur Thierry de Ganay (« Le mari de la coiffeuse ») et va le regretter. Pendant un an, Goude bosse douze heures par jour, dévore des montagnes de bouquins de théologie – la religion pentecôtiste en particulier –, philo, sciences, etc. « Avec Henri Laborit, je devais relire trois fois le paragraphe pour saisir le sens ! Mais son "Eloge de la fuite" a fini par devenir mon livre de chevet. » Il rédige une première version de scénario très ambitieuse, et tout se gâte alors avec son producteur qui lui met la pression. « Ça a failli mal tourner... » frissonne-t-il rétrospectivement. De fait, il tombe gravement malade, subit une lourde opération, et finit par entrer en procès avec



Thierry de Ganay. Là, le « gros bébé jovial » se métamorphose en monstre. Sept ans de malheurs. Goude finit par gagner son procès. Mais ce long-métrage dont bruisse le Tout-Paris de la production n'est toujours pas sorti. Goude, laminé par la cruauté de ce monde qui ne ressemble décidément pas à ses petites saynètes, décide d'écrire un livre. Comble de l'ironie – ou du masochisme ? –, c'est ce même Thierry de Ganay qui, depuis quelques mois, lui remet son scénario sous le nez ! « Après nous être déchirés devant les tribunaux, le voilà qui me rappelle un matin, raconte Goude encore ahuri. A présent, il agit en agent exemplaire, me présente des producteurs sérieux... »

Le comte Thierry de Ganay a beau avoir refusé de s'associer au défilé du bicentenaire – « Financer la célébration de la chienlit ! » grogne l'aristo –, il sait reconnaître un univers. « Si je ne suis pas celui qui produit, je serai celui qui fut à l'origine d'un très grand film », balance, très sérieux, ce Falstaff aux airs matois un rien parano. Et les 150 000 euros du procès qu'il n'a toujours pas payés ? « Le travail de Jean-Paul vaut cet argent... C'est un artiste formidable, s'emballent-ils sans répondre à la question. Un Tintin des temps modernes, je suis tellement fan que c'est moi qui suis revenu. » Goude, pas près d'oublier, se demande si c'est du lard ou du cochon.

Il a perdu son insouciance. « L'âge me rattrape. J'ai été pour la première fois confronté à ma mort éventuelle. Ça change les perspectives. » C'est bien là-dessus que compte Ganay : « Il sait maintenant comme nous tous qu'il n'a plus la vie devant lui ; son film, il doit, il va le finir ! »

Goude a un grand fils, Paulo, 25 ans, beauté métisse de sa mère, Grace Jones, qui ne suit pas ses traces mais a choisi de vivre en France. Entre ses gé-



A g. au centre : le petit Jean-Paul Goude en filie, et une de ses photos pour Paris Match avec Déatrice Belle et Alaïa il y a dix ans (en bas). « Ses femmes » ont exalté son imaginaire et ponctué sa carrière : la sculpturale Grace Jones, « exaltée » aux ciseaux, les rebrousse-membrures n'existaient pas encore ! Laetitia Casta rectifiée en garçon pour les Galeries Lafayette. Faridé, aujourd'hui actrice dans le prochain film de Robbe-Grillet, fut une muse rebelle mais comblée stylée, ici en Parisienne garçonnes. Ci-dessus, son éternel coup de crayon, qui sait aussi jouer l'académisme, pour un griffonné du défilé de bicentenaire. Ci-dessous, encoûte, son épouse depuis dix ans, Karen, avec qui il a eu deux enfants. En bas : son album Ir-dés-pas-sa-bête, « Tout Goude », une mine d'idées, le récit de sa vie, les clés de ses réussites, et un regard socio-critique sur « ses » épouses. Passionnant et beau.

niteurs monumentaux, il cherche un peu sa voie. On l'a vu sur scène il y a deux ans dans un show comique. Goude, sans indulgence : « J'ai détesté ce spectacle, je l'ai trouvé raciste et pas drôle. Mais je suis un admirateur inconditionnel des talents musicaux de mon fils ». A présent, Paulo, plus que jamais musicien, vit avec Azella, une ravissante danseuse. « Je vois le moment où ils vont faire un bébé », redoute papa, pas du tout enclin à l'attendrissement.

Grace illustre le summum de son art et de son triomphe. Pour elle, Goude a inventé ses plus belles images, étudiées aujourd'hui dans les écoles de graphisme. « Je la considérais comme mon chef-d'œuvre... »

Ses femmes ont souvent été « ses chefs-d'œuvre ». « Je ne peux pas m'empêcher de les exalter, de les mettre sur un piédestal... » Du temps où les retouches numériques n'existaient pas, il passait des semaines, des mois, à rectifier ses photos aux ciseaux : jambes très longues, rondeurs soulignées et lignes du visage stylisées au maximum. Tout le contraire de son propre physique. D'ailleurs, pour rehausser et allonger sa silhouette, il glissait autrefois des talonnettes dans les chaussures et des épaulettes dans les T-shirts. Un amoureux de la séduction qui se déclare « pas du tout séducteur... »

Il a tout de même réussi à conquérir les plus belles filles. « Je suis un grand timide angoissé, je n'ai jamais dragué une fille de ma vie. Pas plus Karen que les autres. » Américaine d'origine coréenne, styliste de mode, son épouse a trente ans de moins que lui. C'est son physique de poupée qui l'a fait craquer : « Une petite pomme d'api asiatique. Pendant que nous bavardions, je la détaillais sur toutes les coutures... » C'est le problème avec Goude : il vous « enregistre » d'un coup d'œil, imprime les proportions et projette mentalement ses corrections.

« Au départ c'est flatter d'inspirer un artiste comme lui, se souvient Farida, une autre muse, premier mannequin beur et proche d'Alaïa. Ensuite, il faut assumer... Moi, je n'étais pas aussi malléable que Grace, je ne voulais pas me laisser façonner, je me cherchais, j'étais en révolte. »

Avec Karen, comme avec les autres, Goude a d'abord eu envie de créer un personnage. Finalement, ils ont préféré fonder une famille. Théo et Lorelei ont maintenant 7 et 10 ans. Bien plus jeune que lui, sa petite femme apparaît curieusement bien plus mûre : posée, concrète, structurée. Il paraît qu'avec elle Goude a appris la ponctualité. ●

« Tout Goude », de Jean-Paul Goude, en collaboration avec Patrick Mauriès, éd. La Martinière, 70 euros, vendu avec un D.V.D. réalisé par l'auteur.



PARIS
MATCH